

Khalid Yahya BLANKINSHIP, *The End of the Jihād State, The Reign of Hishām Ibn 'Abd al-Malik and the Collapse of the Umayyads*. State University of New York Press Albany, 1994. viii + 400 p., dont cartes 10 p., annexes 27 p., glossaire 3 p., notes 72 p., bibliographie 14 p., index 30 p.

Les ouvrages sur l'Orient arabe sous les Umayyades sont particulièrement utiles pour comprendre comment s'est établi le régime politique minimum qui a permis au premier empire musulman de survivre pendant près d'un siècle, malgré des dimensions extravagantes. Depuis le petit livre de Dennet, paru en 1947, qui a révolutionné notre approche de la mise en place du système fiscal musulman, la plupart des ouvrages importants sur cette période, ils sont peu nombreux, ont été écrits en anglais. Henri Lammens n'a pas eu de véritable successeur dans notre langue. Kh.Y.B. cite les grands noms, N. Abbott, C.E. Bosworth, L. Conrad, P. Crone, F. Donner, H. Kennedy, M. Morony, D. Pipes, M. Shaban; pourtant il en omet certains, tout aussi importants, H. Djaït (qui écrit en français et en arabe), M. Hinds, R.-G. Khoury (qui écrit en allemand, en anglais et en français), Y. Rāḡib (qui écrit en français), R. Schick et J. Shahid. Deux publications collectives, novatrices, concernant le *Bilād al-Šām* umayyade ne sont pas mentionnées, P. Canivet et alii, *La Syrie de Byzance à l'islam*, Damas - Lyon, 1992¹⁴, largement ignoré des savants anglo-saxons, ainsi que les publications des colloques *Bilād al-Šām* de Damas ou de 'Ammān. Le colloque de 1990, publié en deux volumes par A. Bahīt et R. Schick en 1991, concerne officiellement la première période 'abbāside, mais traite également, très largement, de l'époque umayyade, voir l'index. Kh.Y.B. ignore également la production historique en hébreu, très abondante sur les deux premiers siècles de l'islam, mais inaccessible pour moi. La traduction en anglais de Moshe Gil, *Palestine under Muslims* (trop récente pour être citée ici), donne sans doute une bonne image de l'érudition de l'école israélienne, comme de sa problématique et de sa méthode.

En fait, l'apport de Kh. Y. Blankinship, contrairement à nombre d'ouvrages illisibles qui encombrent la production « scientifique » actuelle, est plus fondé sur une relecture intelligente des sources arabes, syriaques et arméniennes, que sur une critique des historiens du xx^e siècle; c'est pourquoi son livre est agréable à lire, utile et fort bien venu. Les sources arabes citées en bibliographie sont très nombreuses, on peut cependant regretter qu'il ne cite Ibn 'Asākir que dans la pseudo-édition Badrān. Une vingtaine de tomes de l'édition scientifique de l'Académie arabe de Damas, autrement plus riche et plus fiable, sont disponibles. Le *fac simile* de l'ensemble du manuscrit en dix-neuf volumes de la Zāhiriyā, comme le résumé complet de l'*Histoire de Damas*, par Ibn Manzūr, résumé qui comprend la totalité de la lettre *alif*, avant Aḥmad ibn Ḥanbal, partie absente partout ailleurs, ne sont pas cités alors qu'ils ont été acquis par toutes les bonnes bibliothèques. De même, il manque les dix tomes de la *Bugyā d'Ibn al-'Adīm* et un certain nombre de tomes publiés des *Ansāb al-Āṣrāf* d'al-Balādūrī. Ces lacunes ne sont pas négligeables pour qui appuie essentiellement son raisonnement sur l'analyse des événements qui ont touché la Syrie, la Ğazīra et le 'Irāq.

14. Cf. *Bulletin critique*, n° 12 (1995), p. 136.

La question qu'il pose est celle des causes de l'échec du régime umayyade et de son effondrement rapide dans les années 730-750. Il lie cet échec à plusieurs erreurs commises par Hišām b. 'Abd al-Malik. Ce calife a pratiqué sans mesure le *gihād*, devenu guerre de conquête très coûteuse en hommes, plus de soixante mille soldats syriens tués aux frontières de l'empire entre 112/730 et 123/741. En effet, ses armées connurent plus souvent la défaite que la victoire et c'est de la décennie 730-740 que date la fin de la conquête arabo-islamique, conquête qui ne sera véritablement réactivée que par les Turcs au xi^e siècle. Cet effort était également trop dispendieux en or pour un État en gestation, fragile et sous-administré. Lorsque les Arabes connaissaient la réussite militaire, l'accroissement des espaces à gérer exacerbait les problèmes nés de la difficulté des communications à longue distance. Lorsqu'ils étaient vaincus aux frontières, qu'ils ne conquéraient pas de nouveaux territoires, ou même qu'ils en perdaient, la guerre n'était plus que dépense sans acquisition de butin, de tribut ni de nouvelles bases de *harāğ*, donc sans bénéfice.

Les deux principales armées étaient recrutées au centre de l'empire. Les *gūnd* de Syrie fournissaient les soldats yéménites qui montaient la garde aux frontières lointaines. Ils ne pouvaient revenir aisément de leurs garnisons chez les leurs, pendant la morte saison des batailles, d'où une perte d'identité et un affaiblissement démographique des tribus-mères en Syrie et la « *ḥurāṣānisation* » des tribus installées à l'est de l'Iran. La Ġazīra, quant à elle, fournissait les Muḍarites qui assuraient la tenue du front le plus constamment ouvert, celui de la confrontation avec Byzance. La frontière était proche et le contact pendant l'hiver avec leurs parents demeurés dans les steppes entre Euphrate et Tigre, plus aisé. Peu à peu, le terrible déséquilibre qui s'était instauré en faveur du Yémen à Marğ Rāhiṭ en 64/683 était comblé, puis renversé. Or, à court d'argent, le successeur en 743 de Hishām, al-Walid II, vendit aux Muḍarites Ḥālid al-Qaṣrī, qui, après avoir été gouverneur de La Mecque, avait si fidèlement servi en Iraq de 724 à 738 et que Hišām, jaloux de sa fortune, avait mis en prison. Yūsuf b. 'Umar al-Taqafī, le successeur de Ḥālid en Irāq, un muḍarite, fit périr celui-ci sous la torture. Même si Ḥālid, issu d'un clan de Baġila, ayant un ancêtre paternel juif et une mère chrétienne, n'était pas yéménite, cet acte fut interprété comme une trahison et une rupture de la longue alliance de soixante ans entre le califat umayyade et le Yémen.

Les dépenses somptuaires de Hišām, la construction de Qaṣr al-Ḥayr al-Šarqī, palais, ville et canalisation, celle de Qaṣr al-Ḥayr al-Ğarbī, celle de Mshatta par Hišām ou par son successeur al-Walid II, ainsi que les dons faits aux princesses umayyades, achevèrent de ruiner le Trésor public. L'alide Zayd b. 'Alī lança contre Hišām, en 740, une révolte dont Kh.Y.B. recense avec soin les revendications. Walid II prit donc le pouvoir dans une atmosphère très hostile et il ne l'exerça que dix-huit mois. Les revendications des révoltés chi'ites inspirèrent à son successeur, Yazid III, un programme en onze points, dont l'analyse menée par Kh.Y.B. prouve qu'il avait parfaitement pris la mesure du mécontentement qui agitait l'empire, arrêt des constructions somptuaires, de la dotation des femmes et des enfants, de la concentration de l'or des provinces dans le Trésor central, non-transfert de fonds d'une province à l'autre, traitement égal de toutes les provinces, de toutes les armées qui doivent pouvoir retrouver leurs familles chaque année, de tous les musulmans, refus d'une surimposition trop forte des *dīmmī*,

droit pour les musulmans d'interpeller le calife sur l'exercice du pouvoir ou même de le déposer (p. 226-227). En effet, ce programme, lancé par un calife umayyade, pour plaire aux Yéménites et aux *mawālī*, préfigure certains slogans égaitaires de la révolution 'abbāside qui fut lancée contre le califat umayyade, cinq ans plus tard, slogans destinés à conquérir le soutien des marginalisés, *ḥurāṣāniens*, *mawālī*, chi'ites, etc. Une fois al-Saffāḥ au pouvoir, toutes ces promesses furent instantanément oubliées. Ses successeurs habitérent au cœur de l'immense cité de Bagdad et s'appuyèrent sur la tradition sassanide et indienne pour se créer sous la direction d'un *wazīr*, poste inventé par eux, une bureaucratie capable de ramener vers le centre le produit du *harāğ*, puisque, désormais, il ne fallait plus compter sur le butin des conquêtes. Ils se détournèrent des tribus arabes de Syrie et de Ğazira, affaiblies et déconsidérées, pour constituer leur armées ou, tactique plus efficace, ils confierent à des chefs arabes, mis sur la touche par les leurs, le commandement des troupes qui allaient attaquer leurs contribuables révoltés. Pourtant, moins d'un siècle plus tard, ils avaient échoué définitivement dans deux domaines fondamentaux des droits régaliens, le maintien de l'unité politique et administrative du *Dār al-Islam*, comme l'affirmation de la primauté de l'autorité suprême politique sur les militaires qui n'auraient dû demeurer que de simples exécutants, sur ordre, de missions d'exercice de la violence légitime. Ce constat devrait incliner l'historien à moins de sévérité à l'égard du calife Hišām.

Le ton de ce livre roboratif est très novateur, ses conclusions tranchent nettement avec celles de Gabrieli dans l'article « Hishām » de l'*Encyclopédie de l'Islam*. Pourtant, nous l'avons vu, le lecteur n'est pas obligé de toujours suivre l'auteur. La construction des palais de la steppe syrienne fut certes coûteuse, mais que représentait cette dépense par rapport aux potentialités fiscales du plus étendu ensemble étatique jamais réuni jusqu'à la création de l'Union soviétique au XX^e siècle? Les deux pages, 79-81, consacrées à la simplicité déroutante d'une administration qui n'avait jamais su créer une bureaucratie centrale efficace, même élémentaire, auraient dû, à mon sens, être développées et les conséquences de cette rusticité mieux analysées.

Le contenu très riche de l'ouvrage n'est qu'effleuré par cette présentation sommaire, et, notamment, je n'ai pas eu le loisir d'évoquer tout le travail de géographie historique de l'auteur, traitant de la reconstitution par les « super-provinces » d'ensembles ayant une forte identité antérieure à l'islam. Claude Cahen aurait été séduit par cette approche concrète de l'histoire, fondée sur une prise en compte pleine de bon sens des choses et des gens, dans leur simplicité comme dans leur diversité, et par l'absence de ces considérations, fumeuses et non fondées, sur l'idéologie musulmane qui encombrent tant de livres rencontrant actuellement un grand succès auprès des médias. On ne pourra plus écrire sur la période umayyade et sur le premier siècle 'abbāside sans prendre en compte *The End of the Jihâd State*.

Thierry BIANQUIS
(Université Lumière - Lyon 2)

Pedro CHALMETA *Invasión e islamización. La sumisión de Hispania y la formación de al-Andalus.* Editorial MAPFRE, Madrid, 1994. 439 p.

Partant de l'étude minutieuse et critique des sources arabes et latines, Pedro Chalmeta se fixe dans ce livre trois objectifs : 1) éradiquer les erreurs circulant sur ce thème; 2) signaler l'impact de certaines phobies, des préjugés et des demi-vérités véhiculées par l'histoire nationale castillane; 3) reconstruire surtout, le plus exactement possible, les 78 premières années de l'histoire arabo-musulmane de l'Occident européen.

Après une courte introduction (p. 19-27), l'auteur consacre le chap. II à l'étude des sources (p. 29-66) de la chronique byzantino-arabe de 741 à al-Maqqarī. Une fois accepté le fait que les premières traditions historiques / *ahbār* concernant la péninsule Ibérique furent recueillies en Égypte, il étudie leur provenance et le rôle diffus, comme transmetteurs de faits, de descriptions, d'événements militaires et politico-administratifs, de ces gens qui n'avaient *a priori* aucune relation avec les sciences historiques. Les écoles historiques d'Ifrīqiya et d'al-Andalus apparaîtront postérieurement aux écoles égyptienne, syro-omeyyade, médinoise, iraqienne. Avec Muḥammad b. Mūsā al-Rāzī (m. 277 H / 890), nous parvenons à une période caractérisée par la prédominance qualitative et quantitative des œuvres rédigées en al-Andalus; et quand un Oriental de la taille d'Ibn al-Atīr fait l'histoire de cette région, c'est en recourant aux faits compilés par des Andalous. Au point de vue historiographique, le IV^e siècle de l'hégire, X^e siècle apr. J.-C., est intéressant car il correspond à la période des « folkloristes ». Ceux-là sont des gens (Ibn al-Qūtiyya, al-Huṣanī...) qui se préoccupent de collecter et de conserver des anecdotes historiques ou parahistoriques transmises oralement par des narrateurs. D'Ibn Ḥazm (m. 1064) à Ibn Ḥayyān (m. 1076), « Le prince des historiens », d'al-'Udri (m. 1085) à Ibn al-Kardabūs (m. XII^e s.), d'Ibn al-Atīr (m. 1233) à Ibn Ḥaldūn (m. 1404), de Diego Hurtado de Mendoza (m. 1575) à al-Maqqarī (m. 1631), l'histoire d'al-Andalus, jusqu'au moment où l'on a pu exploiter le *Muqtābas* d'Ibn Ḥayyān, a été construite sur l'œuvre de 'Arib, d'Ibn 'Idārī et d'al-Maqqarī, du fait de la perte des sources primitives.

Le chap. III, « Hacia al-Andalus : precedentes y contexto » (p. 67-94) s'attache à l'analyse des causes avancées par les historiens, pour expliquer la conquête de 711. Pour l'historiographie occidentale, de 746 au XIX^e siècle, la perte de l'Espagne est du domaine du jugement de Dieu. L'historiographie contemporaine attribue la ruine de ce pays à la fin du royaume wisigothique de Tolède affecté par l'instabilité des structures militaires, juridiques, économiques et morales. La vision des chroniqueurs arabes ne perçoit de la conquête d'al-Andalus que la conséquence des actions menées par les troupes arabo-berbères. 711 sera la date d'entrée en contact d'une formation en phase de décomposition (la wisigothique) et d'une autre en voie d'expansion (la arabo-musulmane).

Le chap. IV : « Ifriqiya wal-Magrib wal-Andalus : conquista y ocupación » (p. 95-254) débute par la reconstitution de la personnalité de Mūsā b. Nuṣayr, l'étude de sa carrière, de sa conduite comme membre d'un clan-groupe-parti dirigeant, de l'échelle des valeurs régissant ce groupe, de leur conception du bien public et du bien privé, de leurs valeurs morales. Suivent les diverses phases de sa carrière politique. L'auteur distingue deux phases presque